

Richard Sylar

Des Vosges à l'Atlas



Mercredi 21 janvier 1948, naissance d'un Français prénommé Richard, plus exactement un Vosgien.

J'ai trouvé le jour dans un petit village du haut de la vallée du Rabodeau, « Le Harcholet », où ma mère avait vécu toute son enfance. Elle travaillait à l'usine de filature. Papa, lui, habitait à Étival-Clairefontaine où il était papetier. Il se déplaçait toujours en grosse moto, et ils s'étaient rencontrés dans un bal de village. Quelques semaines après ma naissance, toute la famille s'était logée dans la maison paternelle à Étival en compagnie de ma grand-mère (mère de mon père), qui disparut en 1950.

C'est là que quelques années plus tard a commencé ma scolarité à l'école de Clairefontaine. Pendant l'année 1953 maman me promettait un beau cadeau pour la Saint-Nicolas et ce jour-là, le 6 décembre, naissait mon petit frère. Ce fut une très grande joie. Je n'allais plus être seul pour jouer. Mais il fallait attendre quelques années avant de pouvoir m'amuser avec. En attendant à l'école primaire, à cette époque,

le tablier était obligatoire mais maman, très bonne couturière, me les confectionnait elle-même. Les hivers étaient très froids, on ne chauffait pas comme maintenant et le matin, les fenêtres de la maison étaient pleines de glace. Au réveil, le poêle à charbon était éteint. Sur le chemin de l'école il y avait tellement de neige qu'elle dépassait ma tête.

L'été, mes parents s'occupaient dans la grande propriété qui entourait la maison. Papa, qui greffait lui-même les arbres fruitiers, avait créé un grand verger. Il fauchait l'herbe avec une faux pour la fenaïson. Le foin servait à nourrir les trois chèvres qui étaient à l'écurie. Le champ de pommes de terre lui engraisait la maisonnée et le cochon également.

La maison étant très grande, elle logeait quatre familles, ce qui donnait de l'animation. Comme nous étions les enfants du propriétaire, nous recevions mon frère et moi beaucoup de bonbons.

Étant le plus grand, je me dépêchais de revenir de l'école à midi ; car Cécile (une locataire) m'attendait pour que je lui fasse ses courses ; tous les jours elle me donnait une pièce et une bouteille vide que j'allais faire remplir de vin au café qui se trouvait à 100 mètres de la maison, la monnaie était pour moi. Cela durant plusieurs années ; ma tirelire se remplissait.

Mon frère grandit et nous étions devenus complices pour, naturellement, faire des exploits.

Le plus dangereux fut celui que je vais relater. Nous avons décidé de faire sauter des cartouches de fusil de guerre dans un tube. Nous fixâmes le tube sur du bois et je devais avec un marteau taper sur la cartouche, mais la balle ne sortit pas bien du tube et la cartouche fut éjectée dans mon mollet avec bien sûr une belle balafre. Nous avons profité de ce que maman était partie au marché. Mais à son retour, il fallut lui donner une explication sur ma jambe en sang. Rien de plus simple que de lui dire que je m'étais mis un coup de serpette en coupant le bois.

Pendant les grandes vacances nous allions mon frère et moi, après avoir traversé la propriété, sur une petite route qui menait à une jolie forêt (forêt qui a été depuis traversée par une voie rapide et ensuite détruite partiellement par la tempête de décembre 1999). Celle-ci était agrémentée de petits ruisseaux où nous faisions tourner des petits moulins. À un endroit, il y avait une petite chapelle qui existe toujours, « la Vierge de Grâce », c'était le lieu de rencontre avec les copains.

À la saison des champignons, le petit panier à la main, c'était la cueillette des pieds-de-mouton, des girolles, des cèpes ; c'était les seuls que papa nous autorisait à ramasser.

Il y avait aussi les sorties en vélo avec les parents, direction la vallée de ravine, où nous allions cueillir les myrtilles. Nous prenions le pique-nique, nous mettions les bouteilles au frais dans le ruisseau et le

soir, retour à la maison bien fatigués mais après une journée très agréable et les seaux remplis de myrtilles pour les tartes et la confiture. Fin des vacances.

Voilà la classe de certificat d'études, une classe mixte avec un maître. Déjà je repérais les filles ; j'en trouvais certaines très jolies à mon goût. Les résultats n'étaient pas très brillants. Quant aux blagues, elles étaient pour le maître de mauvais goût. Il nous invitait à aller chercher le bambou au fond de la classe pour nous infliger une correction. En fin d'année scolaire le pauvre bambou commençait à partir en lambeaux. Mais à part cela, j'eus les félicitations du maître devant tout le monde, car un matin en arrivant à l'école, je passai lui et lui dis « Bonjour Monsieur » ; celui-ci s'est adressé à la classe pour leur faire remarquer que la politesse enrichissait celui qui la dispensait, et cette félicitation, je la devais à mes parents qui m'avaient toujours appris la politesse. Fin d'année scolaire, le CEP (certificat d'études primaires) en poche, la demande d'inscription pour le collège d'enseignement technique faite, Papa m'acheta un beau vélo neuf.

Mes vacances, je les consacrais à aider papa à faire du bois et à bricoler, surtout en électricité car je voulais en faire mon métier. Je connaissais déjà le principe d'un circuit électrique, des installations dans le bâtiment, j'avais commencé à réparer des postes de radio. Tout ce qui était compliqué m'attirait.

Les débuts au collège technique commencèrent par des tests dans différentes branches de métier.

Mais à la suite de cela, à ma grande déception, je me retrouvai en ajustage, branche qui ne me plaisait pas du tout, mais je dus faire avec.

Durant ces trois années, je fus toujours attiré par les jolies filles (plus que par l'ajustage). Je croisais tous les jours en allant prendre le bus une Fiat 500 rouge. Je lui faisais un petit signe de bonjour.

Au bout de quelques semaines je me dis qu'en faisant du stop, elle aurait peut-être pu me charger.

Chose pensée, chose faite, et me voilà au côté d'une magnifique jeune femme brune, la conversation au cours du trajet fut très timide. Mais à l'arrêt de la station de bus à Saint-Dié, les copains ne trouvèrent pas rien de mieux que de me charrier. Pendant plusieurs jours mon trajet fut des plus agréable grâce à cette sympathique compagnie. À l'inverse, en allant prendre le bus, le soir, je m'étais aperçu qu'il y avait toujours une fille sur mon trajet. Un soir, elle se dirigea vers moi, une conversation s'établit et un flirt s'en suivit qui dura plusieurs semaines. À ce moment-là, je me dis que les filles n'étaient pas un problème.

Après ces trois ans, je partis pour un nouveau centre d'apprentissage en section électricité cette fois mais à Verdun.

Là commença une vie plus libre sans les parents, le soir nous n'étions pas tenus de rendre des comptes

après les cours. Les sorties du soir étaient bénéfiques pour trouver de la compagnie, naturellement féminine. La conclusion se faisait souvent, malgré la forte domination des Américains (il y en avait une grande concentration dans la région). Les Américains n'avaient pas que du négatif pour moi. À l'occasion d'un retour en bus vers Nancy (là où je devais prendre mon train pour rentrer chez moi), je fis la connaissance d'une jeune infirmière qui travaillait à l'hôpital américain de Verdun.

Pendant plusieurs mois nous passâmes d'agréables moments ensemble (elle avait une chambre en ville). Je pouvais (en plus) en sa compagnie rentrer dans les magasins réservés aux Américains et je m'achetais des cigarettes à un prix très bas. (Déjà profiteuse à 18 ans !)

Comme toute bonne chose a une fin, celle-ci vint avec la fin de mes études et mon diplôme (CAP) d'électricien en poche. Retour sur Saint-Dié. Mais en ce temps-là, le travail ne manquait pas et je fus embauché de suite dans une entreprise d'équipement électrique comme monteur électricien.

Après quelques semaines, je me retrouvai dans le service de cette société à faire les dépannages des appartements des grands immeubles. Ma tâche était d'aller chercher dans une « boîte aux lettres à réclamations » toutes les fiches de dépannage pour en effectuer les réparations. Naturellement je sonnai dans les logements où, bien souvent, les femmes me recevaient pour que j'effectue les travaux. Certaines

d'entre elles avaient des tenues très provocantes, cela ne les gênait pas. Jusqu'au jour où l'une d'entre elles commença à être très entreprenante ; le dépannage dura bien entendu plus longtemps que prévu. Ce qui provoqua un retard pour les autres dépannages. Les jours suivants, quand j'arrivais au numéro de son logement, je savais que le dépannage n'allait pas être électrique. Il faut dire que cette femme était très jolie, je dirais même bien balancée, avec une poitrine magnifique. Un jour elle me fit faire le test du crayon que je devais placer sous son sein, ses bras restant baissés. Inutile de vous dire que malgré la légèreté du crayon, celui-ci ne tenait pas. J'ai compris alors ce que c'était que la fermeté d'une poitrine.

Les rendez-vous durèrent quelques semaines, mais après le travail, ce qui me laissait plus de temps.

À cette même époque, je passai le permis de conduire.

Vint le mois de juillet 1967, le service militaire m'appela, direction Metz par le train, centre d'incorporation puis direction l'Allemagne, Vieux-Brisach, qui se trouvait en réalité à 90 km de chez moi. Je fus affecté au 10^e régiment du génie puis dans une grande compagnie équipée d'un matériel de transport important et de matériel de franchissement.

Étant électricien dans le civil, je me retrouvai dans les ateliers comme électricien auto. Connaissant très peu cette branche, des cours de perfectionnement m'avaient été octroyés et de fil en aiguille plus rien ne

me résistait. Les véhicules avec de grosses pannes devaient partir pour réparation à Fribourg au service du matériel. Mais par la suite ceux-ci restaient dans notre atelier et étaient réparés par mes soins. Le commandant de compagnie était ravi, l'effectif de ses véhicules n'était plus amputé par des attentes de réparation dans les ateliers du matériel. Par la suite je me spécialisai dans le dépannage des grues électriques et également dans les batteries, où j'avais une combine à l'atelier du régiment pour avoir des batteries neuves pour tous les véhicules de ma compagnie. C'est au cours d'un déclenchement d'une manœuvre que je reçus les félicitations du commandant de ma compagnie. Ce jour-là il put aligner tous les véhicules en un temps record. Auparavant, sur près de 100 véhicules, une dizaine restaient toujours au parc en panne de batterie.

Le travail était une chose mais il y avait le quartier libre. Le soir, pas toujours facile de rentrer à l'heure. C'est là que j'eus une proposition pour une affectation au poste de permanence de l'école des Ponts où se trouvaient les ateliers. J'acceptai cette proposition et là je devins électricien de permanence avec un grutier, un pilote de vedette et un magasinier. Tous les quatre dans un petit bâtiment en bord de Rhin, avec un véhicule à notre disposition : plus de garde, plus de semaine et libre tous les soirs (chacun à notre tour). Une très bonne ambiance avec mes copains. Un véhicule nous était attribué pour aller chercher nos